L'HÉMISPHÈRE,

Journal Littéraire et Politique.

TEL EST L'EFFET DE LA VÉRITÉ, ON LA REPOUSSE; MAIS EN LA REPOUSSANT, ON LA VOIT, ET ELLE PÉNÈTRE.

NO. 3. PHILADELPHIE, NOVEMBRE 4, 1809. VOL I.

STATISTIQUE.

Description de la Colonie de Cayenne dans l'Amérique méridionale suivie de quelques Anecdotes sur la vie et le Caractère de Victor Hugues, par M. Piton.

LA *Guyane* ou la *Grande Terre* fait partie de l'Amérique méridionale, et renferme environ 10 deg. de latitude. Elle est bornée à l'Est par l'Océan Atlantique septentrional; à l'Ouest par la chaine des *Cordelières;* au Nord par la rivière d'Orénoque et au Sud par la rivière des Amazones et la Ligne.

La Guyane Française est divisée en districts, qui prennent leurs noms des caps ou des principales rivières. Le *Maroni* et l'*Oyapoc* sont les seules rivières, qui ont leur source dans la grande chaine de montagnes, qui, dans cette partie du monde, séparent les eaux qui se jettent dans l'Océan d'avec celles qui se jettent dans la rivière des Amazones. Les rivières de *Mona*, *Synnamari*, *Oyac*, et *Appronague*, prennent leurs sources dans les montagnes du second ordre; les autres, moins considérables, dans les montagnes d'un ordre encore inférieur; toutes ont diverses branches, plus ou moins rapides, qui reçoivent le tribut d'un nombre immense de ruisseaux et de torrens.

Le chef-lieu de la colonie de Cayenne est généralement connu sous le nom de *l'Isle de Cayenne;* mais on ne saurait se former une idée exacte de cette isle, si l'on se la représente comme étant séparée du continent et entourée par une mer navigable pour des vaisseaux de toute espèce. Au contraire, lorsqu'on en approche du côté de la mer, elle parait former partie de la *Terre Ferme;* il est aussi probable, qu'elle y était jointe autrefois; maintenant elle n'en est séparée que par une rivière ou détroit, qui s'élève et se baisse avec la marée, et qui ne peut donner passage qu'à des bateaux ou à des navires d'un tonnage bien peu considérable.

La plus grande largeur de l'isle de Cayenne, mesurée sur une ligne qui court de l'Est à l'Ouest, est de quatre lieues, ou de 12 milles Anglais. Sa plus grande longueur du Nord au Sud est de seize milles et demi; et sa circonférence avec tous ses détours est d'environ cinquante milles. La partie de la circonférence, qui est voisine de l'Océan et qui se trouve au Nord-Est peut être de onze à douze milles.

La ville de Cayenne, située à l'extrêmité Nord-Ouest de l'isle à l'embouchure de la rivière du même nom, est fortifiée, et pourrait été defendue avec avantage par une colline qui y aboutit. Sa latitude est 4 deg. 56 min. et sa longitude 54 deg: 35 min. du méridien de Paris, selon les observations de M. de la Condamine faites en 1744.

Les jours et les nuits sont d'une longueur égale pendant toute l'année, à une demi-heure près, que nous perdons depuis le mois de Septembre jusqu'au mois de Mars et que nous regagnons pendant les six autres mois. Le jour commence à poindre à cinq heures et deme, et à six heures le soleil jaillit du sein de l'Océan entouré de nuages d'un pourpre brillant. Nous avons deux étés, deux équinoxes, deux hivers, et deux solstices. La chaleur est tempérée par des pluyes abondantes, qui tombent pendant le

solstice d'hiver, depuis le milieu de Decembre jusqu'en Mars, et qui retournent encore depuis Mars jusqu'à la fin de Juillet, tems où l'été commence et continue jusqu'en Decembre. Le soleil est ici deux fois vertical; le 20 d'Avril et le 20 d'Août; la première fois on s'en apperçoit très peu, à cause des pluyes par lesquelles la terre est extrêmement humectée et rafraichie. Son retour cependant, nous donne environ six semaines de beau tems, ce qui desséche un peu la terre; mais l'inconstance de ces climats trompe souvent les colons, qui pourraient faire deux moissons abondantes, si les étés et les hivers étaient réguliers. Les Européens souriront lorsqu'ils entendront parler d'été et d'hiver dans la zône torride. L'été est un tems de soleil brûlant qui pendant plusieurs mois n'est rafraichi que par une brise, qui soufle constamment de l'Est, ou du Nord-Est, pendant le jour; ce vent vient de la mer et maitrise la brise de terre; cette dernière n'est sentie que sur la côte à certaines heures, presque toujours le matin et le soir, précisément au lever et au coucher du soleil.

L'hiver ne consiste que dans une pluye continuelle et tellement abondante, qu'elle inonde souvent des plantations entières et les couvre d'une seule nappe d'eau. Quelquefois la pluye tombe pendant quinze jours sans interruption, ce qui fit dire à l'Abbé Raynal, que la côte, où la colonie avait débarqué en 1763, était une terre *sous l'eau*. L'hiver, néanmoins, est quelquefois sec et chaud; alors les plantes et les arbres se fanent; le vent du Nord, desséche et brule les fleurs, les fruits, et les tendres bourgeons par son haleine sèche, froide et nitreuse; tel est le vent du Nord des climats chauds, mille fois plus destructif, qu'un soleil brulant pendant un été sec en Europe.

La *vieille ville* de Cayenne a une apparence bien misérable; elle n'a pour maisons que de pauvres chaumières, qui ont des chassis sans vitres. C'est un amas de bâtimens construits ou plutôt entassés sans art et sans goût. Les rues sont en pente, mal-propres et étroites, et pavées et à ce qu'on dirait à en juger d'après la peine qu'on éprouve à y marcher, avec des pointes de bayonettes. Au lieu de voitures et de phaëtons on ne voit guères que de pitoyables vieilles rosses plus maigres et misérables que des chevaux de fiacre attelées au nombre de sept ou de huit à un véhicule qui doit représenter une charrette, trainer lentement quelques barils de boeuf salé ou de poissons. Dans la vieille ville des maisons qui ont deux étages sont des palais, et sont loués ordinairement comme magasins pour les diverses productions des colonies et de l'Europe au prix de huit à dix mille francs par an.

La nouvelle ville est plus regulière et plus vivante, quoique bâtie dans le même style dans une *Savanne* ou prairie marécageuse, desséchée il y a 15 ou 20 ans; le tout, pris ensemble, est moins considérable, qu'un grand village en France. Les maisons paraisent désertes, ou pour la plûpart occupées par des gens de couleur, qui n'ont rien, ne font rien, ne se mettent en peine de rien, et qui vivent plus à leur aise que nos artisans en France, que le soleil ne trouve jamais au lit, & qui travaillent toute la journée. Ici tout le monde, vend, troque, achette & revend la même chose; toutes les choses sont à peu près du prix de leur poids en or, et tout le monde se les procure, sans savoir presque comment. Ce paradoxe s'explique facilement, lorsqu'on connait les colonies. Ceux qui les habitent, dépensent avec profusion l'argent qu'ils y acquièrent sans peine; leur indolence est si grande, que plutôt que de s'incommoder, ils payeront un domestique pour cueillir les fruits qui se trouvent sous leurs mains et un autre pour les porter à leur bouche. Ceux qui arrivent de l'Europe payent pour tout; et lorsque des navires sont détenues et n'arrivent pas au tems accoutumé, la famine devient générale, sans alarmer personne.

Population. Il y a ici autant de races différentes d'hommes, qu'il y a de distinctions dans une monarchie. Les *blancs* ou créoles, qui diffèrent des Européens par leur cheveux clairs, leur teint pâle et quelquefois plombé; les *nègres* par les teintes plus ou moins foncées de leur peau de bronze, d'ébène ou d'un rouge cuivré tirant sur un rouge brunâtre. Le mélange de toutes ces couleurs produit une race peu différente de l'habit d'un harlequin. Un Indien et une femme blanche auront un enfant dont la peau est d'un blanc rougeâtre. Un nègre et une femme Indienne en auront un d'un teint cuivré tirant sur le brun; un homme blanc et une negresse un mulâtre; un mulâtre et une femme blanche un *métis*, un métis & une femme blanche, un *quarteron*. Chaque espèce a ses nuances distinctives et se ressent souvent de l'influence particulière de

son pays natal. L'Indien a toute la ruse, la jalousie et la férocité des peuplades errantes des trois Arabies. Les négres sont caractérisés par les habitudes d'oisiveté, d'intrigue et de malice associées aux idées étroites &superficielles des sauvages de l'Afrique. Les autres tirent leur origine du mélange de ces différentes races et réunissent les vices du climat avec la stupidité de leurs ancêtres. Dans le fait, on pourrait douter, s'il ne vaudrait pas mieux, qu'il y eût dans nos colonies, plus de noirs, que de ces *demi-blancs* abâtardis.

Cette partie de Cayenne, qui est située sur le continent, n'est que partiellement cultivée. C'est là à la vérité, que se trouvent les principales plantations, mais elles sont à une grande distance les unes des autres. Le poste de *Synnamari* doit son nom à une source située à environ deux lieues au Sud-Est, près de la rivière, et remarquable par la salubrité de ses eaux : il y avait autrefois en cet endroit un hôpital; qui n'existe plus aujourd'hui. *Synnamari* se trouve à l'extrémité Nord-Ouest d'une grande Savanne qui a 15 ou 16 milles de long, sur huit ou dix de large. Cet endroit consiste de 15 ou 16 barraques, triste reste de la colonie de 1763. *Konamana*. l'endroit assigné aux députés bannis et à d'autres exilés est situé à 6 lieues plus loin. Quelques négocians de Rouen y abordèrent en 1626. La côte, dont la mer s'est retirée de deux lieues et demie au moins, était alors sous l'eau presque jusqu'aux montagnes. Konamana leur parût une situation convenable pour y fonder une colonie, Cayenne et ses environs n'étant alors peuplés que par des sauvages; ils s'établirent sur le sommet des rochers, afin de faire la guerre aux Indiens : à la fin de trois semaines, les trois-quarts de leur nombre furent enlevés par des fièvres pestilentielles, et le reste se retira à bord de leurs navires et fit voile pour la France.

Les productions principales de Cayenne sont le sucre le coton, le café, l'indigo et le roucou * * * * * * *
* * * * * * * * * * *

L'espèce, de canne à sucre qui est violette, fut cultivée dans la Guyane par les Indiens antérieurement à la découverte de l'Amérique par les Espagnols * * * * *
Quant au coton, il est incertain, si cette plante est indigène dans la Guyane ou non; on ne la trouve pas dans les bois de ce pays, et toutefois les Indiens cultivaient le coton avant la découverte de Colomb pour en faire des hamacs et d'autres articles * *
* * * * * * *

Le coton de Cayenne est plus estimé dans le commerce que celui des autres colonies autant pour sa qualité supérieure qu'à cause du grand soin qu'on y attache à sa culture.
* * * * * * * *

Une tradition généralement connue attribue l'introduction du cafeyer à Cayenne à des déserteurs. Quelques soldats de la garnison de cette ville ayant passé, dit-on, à la colonie Hollandaise de Surinam se repentirent bientôt de leur faute, et souhaitant de retourner à leurs drapeaux, ils portèrent au gouvernement de Cayenne quelques graines de café, qu'on commençait alors à cultiver à Surinam — Ils obtinrent leur pardon en conséquence des services, qu'ils avaient ainsi rendu à Cayenne et des grands avantages que la colonie se promettait dèslors de cette culture. On ajoute que cet accident n'eût lieu qu'en 1715 ou 1716, lorsque M. de la Motte Aigron était commandant en chef de la colonie.

Le café de Cayenne est d'une excellente qualité; il réussit dans toutes les terres qui ont une situation élevée; mais il dégénère bientôt dans un sol maigre, et n'y parvient jamais à perfection. Comme il n'y a que bien peu de bonnes terre dans la colonie il n'y a aussi que très peu de plantations de café d'une étendue considérable. Les arbres étant plantés et soignés avec toute l'attention que cette espèce de culture exige, réussissent tout aussi bien que ceux des Hollandais à Surinam et à Démérari, mais la qualité du café est inférieure.

Vers la cime des montagnes le cocotier étend ses branches éparses et cache son fruit brunâtre sous ses larges feuilles. Nous avons lieu de croire que le cocotier est indigène dans la Guyane; il est du moinscertain qu'il-y en-a une forêt d'une étendue considérable située au delà des sources de *l'Oyapok* sur les bords d'une branche du *Yari*, qui se jette dans la rivière des Amazones. On croit généralement que l'espèce de cocotier qui est cultivée dans la colonie est venue dans l'origine de cette forêt, puis que les naturels, établis sur les bords de l'Oyapok ont fait plusieurs voyages dans cette partie du pays, soit pour visiter d'autres nations ou expressément pour y porter les graines de coco à une époque où le prix de cet article pouvait facilement défrayer ces

voyages, qui d'ailleurs ne coûtent jamais grande chose à ces peuples.

L'Indigo réussit très bien dans quelques parties de la colonie, plus particuliérement sur les bords de *l'Appronague*, où le sol est sec et riche. Il y a aussi une sorte d'indigo sauvage, que les naturalistes appellent *anil*, et qui croit sans culture à une petite distance de la mer: elle est très célébre pour ses qualités médicinales et l'on en fait beaucoup d'usage dans toutes les maladies bilieuses.

Le *roucou* fournit quatre récoltes dans l'année, il ne craint ni les chenilles, ni les vers, qui font tant de ravages parmi les cannes à sucre et le coton. Rien que les pluyes les plus violantes ne peut lui nuire ou faire tomber prématurément ses fruits. L'arbre qui produit le roucou est toujours chargé de fruits et de fleurs; sa feuille ressemble à celle de notre poirier d'hiver; sa fleur à celle de notre églantier et son fruit renfermé dans une capsule épineuse semblable à celle qui enveloppe les marons sauvages est séparé en deux divisions remplies de petites graines. Un arbre semblable en plein port présente un très bel aspect; mais la récolte du fruit ainsi que celle de l'indigo est mal saine. Le roucou n'est cultivé dans la Guyane que par les Indiens, qui teignent leur corps au moyen de la couleur rouge, qu'ils en savent extraire. On fait des baies du roucou une espéce de pâte, dont on fait beaucoup d'usage dans la teinture de diverses étoffes. Le *Vanillier* croit ici également; il et indigéne dans le pays; c'est une plante d'une riche verdure semblable à la vigne et qui s'élève à une hauteur considérable; le fruit ressemble aux bananes; les Indiens seulement la cultivent et en font un article de commerce avec les colons.

Tous les fruits et toutes les plantes des tropiques se trouvent dans la Guyane en abondance. L'*arbre à pain* et le *mangou* des Indes orientales ont été introduits depuis quelques années et réussissent supérieurement bien.

Les rivières abondent en différens genres de poissons, mais elles sont aussi infestées par une foule d'*alligators* ou de crocodiles aussi grands que ceux du Nil; ils sont tellement voraces, qu'ils ne craignent pas d'attaquer des bateaux, et que souvent ils entrainent le pêcheur avec ses lignes; quelques uns d'entre eux ont au moins trente pieds de long et comme l'intérieur du pays est encore très peu connu, on peut supposer qu'il y en a de bien plus grands.

Les forêts abondent en animaux et bêtes sauvages de toute espèce. Les tigres sont en grand nombre, et enlèvent souvent les bestiaux des plantations. L'homme a beaucoup d'ennemis sur ce grand continent entre autres des serpents d'une taille énorme. Si je voulais rapporter tout ce que beaucoup de gens de la colonie m'ont raconté à cet égard comme des faits, peu de personnes seraient portées à m'en croire.

En 1773, la cour de France résolut d'établir un jardin d'épiceries à Cayenne et y fit transporter beaucoup de plantes des Indes orientales. Cette première expédition fût suivie de deux autres en 1784 et 1788, toutes les deux de l'Isle de France.

Les girofliers et les cannelliers réussirent parfaitement bien; les autres plantes périrent dans le passage; pendant un tems assez considérable la culture de ces arbres fût défendue aux colons, ce qui devait naturellement empêcher leur multiplication. Ce système ayant été abandonné dans la suite, la cour envoya plusieurs plants à St. Domingue et à la Martinique, en 1787 et 1788; dans le moment actuel le gouvernement de Cayenne est occupé à multiplier les jardins d'épiceries dans toute la colonie. Vers la fin de 1809 le gouvernemeut distribua une grande quantité de graines et un nombre de plants de girofliers et de cannelliers à tous les colons, qui les demandaient et les jardins de la ville présentent maintenant à la vûe des allées de *manguiers* croissant à côté des plus beaux girofliers.

Le détroit, qui sépare l'isle de Cayenne de la mer, a environ un mille et demi de large. Il n'y a que peu de villages le long de la côte? Les principaux en sont *Synnamari* et *Konamana*. Ce dernier endroit fût choisi pour la résidence des infortunés députés, prêtres et autres, qui fûrent transportés dans la Guyane par les ordres sanguinaires des tyrans révolutionaires. C'est un misérable village, formé d'un petit nombre de cabanes ou *Korbets* Indiens, dans une situation déserte et isolée, entouré de forêts presqu'impénétrables et éloigné d'environ 90 milles de Cayenne. Ce fût de ce lieu, que le celèbre Barthélémy ex-directeur et maintenant sénateur, Pichegru, Willot, Ramel et cinq autres s'échappèrent à travers les forêts, à Surinam en 1799,

d'où ils passèrent à la Barbade, où le gouvernement Anglais leur fournit les moyens pour s'en retourner en Europe. Le fameux *Collot d'Herbois* dont le nom est inscrit en caractères indélébiles dans les annales sanglants de la révolution par ses cruautés et par ses assassinats, y mourût. Lorsqu'il tomba malade, le chirurgien, qui devait soigner les exilés lui demanda, ce qu'il avait: "J'ai la fièvre et une transpiration brûlante"—"Je le crois bien car vous transpirez le crime."—Collot détourna son visage et fondit en larmes; il invoqua Dieu et la Sainte Vierge de venir à son secours. Un soldat, à qui il avait prêché à son arrivée, sa doctrine d'athéime et d'infidélité, s'approcha de lui et lui demanda comment il avait invoqué ce Dieu et cette Vierge, que peu de mois auparavant il avait tournés en ridicule? "Ah, mon ami, mon coeur a donné le démenti à ma langue" et puis il ajouta: "mon Dieu, mon Dieu, puis-je encore espérer ton pardon? envoye-moi quelque consolation; envoye-moi quelqu'un qui détourne mes yeux du feu qui me consume. Oh, Dieu! mon Dieu! accorde-moi quelque repos et quelque soulagement!"

L'approche de ses derniers moments fut effrayante et horrible à l'extrême. Pendant qu'on envoyait chercher un prêtre, il expira au milieu de la plus terrible agonie, vomissant du sang et ayant tous les membres disloqués. "*Discite justitiam moniti, et non temnere Deos.*" Le jour de son enterrement était un jour de fête. Les Nègres, qui devaient l'enterrer, impatients de se rendre à leurs danses, le mirent à peine en terre; son corps devint la nourriture des cochons et des oiseaux de proie.

Telle fût la fin d'un homme, qui possédait beaucoup d'excellentes qualités. Il était faible, mais irascible à l'extrême; généreux au-délà de toutes limites; estimant peu la fortune; ami constant, mais aussi ennemi irréconciliable. La révolution fût sa ruine; il croyait expier ses crimes en quelque sorte dans *l'histoire de sa vie*, qu'il avait commencé à écrire; mais on ne pût pas trouver ses notes après sa mort.

La garnison de Cayenne consiste en général d'environ cinq cents troupes regulières, qui ainsi que la milice composée d'environ quinze mille hommes, se trouvent sous le commandement du gouverneur ou commissaire du gouvernement, qui réunit en sa personne le pouvoir suprême, civil et militaire. Le commissaire actuel est le fameux général Victor Hugues, qui commandait à la Guadaloupe pendant la révolution, et qui est si bien connu dans le nouveau monde. Je pense qu'une esquisse de son caractère et de sa vie ne sera pas absolument sans intérêt.

Victor Hugues né à Marseilles en France est de moyenne taille, et d'une complexion assez robuste. Tout son extérieur est tellement expressif, que ses meilleurs et ses plus intimes amis, n'osent pas l'accoster sans crainte; sa sombre physiognomie exprime les sentiments de son ame; sa tête ronde est couverte de cheveux noirs, courts et épais, qui se dressent dans toutes les direction, comme les serpens des Euménides. Lorsqu'il est en colère, et il l'est presque toujours, ses grosses lévres, le siège de la mauvaise humeur, ne vous font pas souhaiter, qu'il les ouvre pour parler; son front couvert de rides, élève et abaisse ses pesants sourcils sur ses grands yeux noirs et enfoncés.—Son caractère est un mélange incompréhensible de bien et de mal. Il est brave, mais menteur à l'excès; cruel, quoique sensible; politique, inconséquent et indiscret; téméraire quoique pusillanime; despotique et rampant, ambitieux et intriguant, mais quelquefois loyal; son cœur ne laisse murir aucune affection; il portetout à l'excès; quoique les objets frappent son ame avec la rapidité de l'éclair, ilsy laissent cependant une impression fortement marquée et terrible; il reconnait le mérite dans le moment même où il l'opprime; il détruit un faible ennemi; il respecte et craint même un adversaire courageux quoiqu'il en triomphe. La vengeance lui a fait beaucoup d'ennemis; il prévoit aisément les cas extraordinaires et sait y pourvoir; l'ambition, l'avarice, la soif du pouvoir, ternissent ses bonnes qualités, influent sur toutes ses pensées, et s'identifient avec son existence même; il n'aime rien, ne souhaite rien, ne se donne de la peine pour rien, si ce n'est de l'or; il met tant de prix à ce métal quoiqu'il en possède déjà beaucoup, qu'il voudrait, que l'air qu'il respire, la nourriture, qu'il prend, et les amis qui le visitent, fussent tous composés d'or; le peu qu'il en a répandu à Cayenne ressemble aux actes de générosité de Mithridate répandant de l'or sur les plaines de Cyzique afin d'éblouir et de retarder le conquérant. Ces grandes et

diverses passions sont supportées par une ardeur infatigable, une activité sans relâche par des vûes éclairées, et par des moyens toujours certains quels qu'ils puissent être. Ni le vice ni la vertu ne peuvent l'empêcher de se servir de l'un et de l'autre pour avancer ses desseins, quoiqu'il connaisse fort bien la différence qui les distingue. Craignant toujours les délais, il s'empare constamment du premier moyen favorable qui se présente; il semble honorer le théisme, que cependant il ne professe qu'à l'extérieur.

Il a un jugement sain et fort et une excellente mémoire; il est bon marin pratique; administrateur sévère; juge équitable et éclairé, toutes les fois qu'il n'écoute que sa consicence et son entendement; excellent homme dans tous les cas de danger ou de difficulté, lorsqu'il nefaut pas de grand ménagement. Quoique les habitans de la Guadeloupe et de Rochefontaine lui reprochent des abus de pouvoir et des procédés révolutionnaires, qui font frémir la décence et l'humanité, les Anglais cependant [et j'enai été témoin moi même] donnent les plus grandes éloges à sa tactique et à sa bravoure.

D'un mousse Hugues devint pilote et ensuite boulanger à St. Domingue. A la première insurrection de cette colonie il passa en France, et fut choisi membre de la société Populaire et du Tribunal Révolutionnaire à Rochefort, bientôt il fut nommé Agent à la Guadeloupe; il reprit cette isle des Anglais, et acquit dans toutes les Antilles l'estime de cette dernière nation et l'éxécration des colons. Les tems orageux et les troubles au milieu desquels il a vécu, ont complettement révolutionné son esprit, et une vie de paix et de tranquillité est pour lui une sorte de mort anticipée.

Son nom seul est craint dans toute la colonie; son arrivée fut regardée comme celle d'une bête féroce; les sens de la joye cédèrent à ceux de la terreur et de l'effroi. Il était si bien convaincu de la haine qui l'accompagnait, que lorsqu'il fut nommé au commandement de Cayenne, il prit une lettre de recommandation de *Jeannet* qui lui succéda à la Guadeloupe, dont il fit circuler à son arrivée des copies dans tous les districts.

En voici le contenu :

" Dignes Habitans de Cayenne, mettez de côté vos craintes. Je sais, que le citoyen Hugues parait terrible à vos yeux, mais il rétablira le bonheur dans vôtre colonie; il n'en demande pas davantage à la fortune; il vous fera oublier par sa clémence les malheurs que la Guadeloupe à éprouvés sous son gouvernement. Son ambition principale sera de mériter vôtre confiance et vôtre estime.

Presque tout le monde prit cette lettre pour une mauvaise plaisanterie et un petit nombre seulement y ajoutèrent foi.

Sa politique commença à se montrer dès son arrivée. Il permit aux députés bannis de visiter l'Isle de Cayenne avec des passeports, ce qui n'avait jamais été fait par les agens précédens. Il visita même leur hôpital. Il prétendait que le gouvernement lui avait ordonné de les traiter avec attention. Il loua les habitans qui leur avaient témoigné des égards. Il souhaitait, disait il, de rétablir la paix et l'ordre. Il ne fit point de changement dans le systême de police, tel qu'il avait été laissé par *Burnel*, puisque le gouvernement consulaire ne l'avait nommé que provisoirement. Il paya les dettes de la colonie et corrigea les erreurs de son prédécesseur. Il donna des bals et des fêtes splendides. Les troupes qui avaient débarqué avec lui, étaient un mélange de déserteurs de toutes les nations, des hommes prêts à entreprendre quoique ce fût, dans le cas que le thermomètre politique dût redescendre à l'anarchie. Toutes les fois que des prises furent amenées, il fit partager le produit de la manière la plus équitable. Il mit les soldats noirs sur le même pied que les soldats blancs, reforma, perfectionna leur discipline, mais malgré tout cela il ne pouvait parvenir pendant les premiers six mois à se faire des amis; il eut même la précaution de se faire louer dans quelques journaux de Paris, afin que les colons vissent, combien il était respecté en France.

Il semblerait difficile de concilier des mesures aussi rigoureuses, que celles, qu'il adopta avec le bien qu'il a fait à la colonie, et encore bien moins avec les louanges, que certains journaux lui donnent. Il fit revivre les arts et le commerce en se faisant lui-même négociant. Il ouvrit en son propre nom une maison commerciale dans laquelle il figurait quelquefois comme négociant, d'autres fois comme agent, pour mettre aux divers articles le prix qui lui semblât convenable.

Dans le cours de sa longue résidence à la Guadeloupe il amassa une fortune considéra-

ble. Il y-en-a qui prétendent, qu'il ne possède pas moins de quatre vingt ou cent mille livres sterling, qu'il a placé, dit-on, de la manière la plus sure en Amérique, craignant peut être, que s'il plaçait sa fortune en France, on ne pût trouver quelque prétexte pour lui faire rendre une partie de ses richesses mal acquises.

Néanmoins malgré toute son activité, il a éprouvé plusieurs pertes. La famine a visité la colonie trois fois pendant son administration. Il ne s'est jamais trouvé déconcerté; il fit observer la police avec la plus grande sévérité, et sût retenir les nègres dans l'assujettissement bien plus par la terreur de son nom, que par ses proclamations.

LITTERATURE.

Œuvres choisies, Littéraires, Historiques et Militaires du Maréchal Prince de Ligne, *précédées de quelques Détails sur sa Vie et publiées par un de ses Amis; 2 Vol. in 8-vo.*

[*Extrait du* Publiciste.]

En rendant compte dans ce journal des *Lettres et Pensées du Prince de Ligne*, on a payé un juste tribut d'éloges à l'esprit, à la finesse, à la grâce de cet illustre écrivain. Ses *Œuvres choisies* qui paraissent aujour-d'hui, nous fournissent de nouveaux motifs d'admirer le piquant de ses aperçus, la sagesse de ses réflexions et la profondeur de sa pensée.

Le Prince de Ligne est un étranger, et sous le rapport du mérite littéraire, je ne sais pas trop quel Français peut lui être opposé: il faut aller chercher son rival dans cet autre étranger, qui dans le grand siècle enrichit notre langue des productions de son talent aimable et de son heureuse facilité. Mais Hamilton si vif, si léger, si naturel n'était vraiment tout cela que dans des riens, dans des jolis contes, dans des poésies fugitives: Le Prince de Ligne ne se borne pas seulement à avoir l'esprit français, l'expression de la pensée ne l'occupe pas tout entier. Méditant profondément sur les hommes et sur les événemens, il possède l'art si difficile de revêtir les plus graves réflexions, de la parure la plus légère. Gon est tout étonné, chez lui, du piquant de la forme et de la profondeur du fonds. Si on ajoute à tout cela que le Prince de Ligne observe la société avec une finesse peu commune, peint les mœurs avec une vérité frappante, et manie l'arme de la plaisanterie avec une adresse et une politesse très-rares dans tous les temps, on ne sera pas très-surpris de notre embarras à lui trouver un rival.

Le Prince de Ligne a beaucoup écrit; trente un volumes forment la collection de ses Œuvres imprimées à Dresde. Il a mis de l'esprit par tout, mais il n'a pas distribué l'intérêt dans la même proportion. Ses billets, quelques-unes de ses lettres, de ses petit straités, de ses réflexions, n'ont qus le mérite de la circonstance. C'était travailler pour la gloire de l'auteur, que de choisir dans ses Œuvres et surtout de choisir aussi bien. Tout ce qui compose les deux volumes que j'ai sous les yeux mérite d'être publié; il y a très peu d'Œuvres choisies dont on en puisse dire autant.

Avant de citer, je ne dois pas oublier une notice biographique qui, pour la grâce et le piquant du style, figure très-bien à côté des écrits du Prince de Ligne.

Ce fut dans la société des Boufflers, des Beauveau, des Coigny, des Narbonne, des Ségur, au milieu des femmes les plus spirituelles et des hommes de lettres les plus célèbres que le Prince de Ligne connut cette fleur de politesse qu'on ne cultive bien qu'en France. Il aimait notre patrie, depuis 1766 jusqu'en 1787, on le vit presque habituellement tantôt à Paris et tantôt à Versailles. Il était venu à Paris, dès l'année 1759, annoncer à Louis XV la prise d'un corps prussien de 18,000 hommes prés Maxen, et il avait paru Français à la cour de France. On pense bien que, doué d'un esprit juste et d'un caractere ferme et noble, il prit de notre faible gouvernement d'alors l'idée la plus désavantageuse. Il faut l'entendre lui-même faire l'histoire de sa réception à la cour:

" On me fit, dit-il, des questions singulieres, mais de beaux présents. Le Roi me demanda si le Maréchal Daun portrait perruque; Mme. de Pompadour, pourquoi notre cour n'envoyait pas sa vaisselle à la monnoie comme celle de France? Un ministre, s'il faisait froid en Saxe, et un autre s'il y avait beaucoup de vieillards à Vienne. M. de Belle-Isle me dit: vous remportez bien tard vos victoires; l'année passée c'était au mois d'Octobre, cette année c'est au mois de Novembre. Je lui répliquai: *Il vaut mieux battre en hiver que d'être battu en*

été. On ne revenait pas de ce que je ne savais pas le hongrois. Après avoir fait bien des connaissances, des étourderies, des observations et des dettes; après l'hiver le plus charmant que j'aie passé de ma vie, au milieu de tous les genres de plaisirs, je m'en retournai à l'armée, que je retrouvai près de Dresde où je l'avais laissée."

Depuis le Prince de Ligne, qui fait les frais des *Œuvres choisies*, jusqu'à l'éditeur qui a fait le choix, tout le monde mérite des éloges. Ce dernier les doit à son goût et à l'excellente distribution de tous les morceaux qu'il publie. Il rassemble dans son premier volume les productions historico-politiques du Prince, et le second est entierement consacré à ses réflexions diverses, à ses remarques sur le Lycée de Laharpe, à ses mélanges de littérature et de morale, à ses considérations sur la révolution française, etc. etc. Comme lui nous mettrons de l'ordre dans nos citations. Montrons aujourd'hui dans le Prince de Ligne le publiciste instruit, l'excellent militaire et l'élégant historien.

Que ses avis aux Polonais sont d'un bon esprit! comme il voit juste dans leurs affaires! Il va droit au fait; ce n'est pas un dissertateur comme J. J. Rousseau: c'est un homme qui connaît les hommes et qui sait l'histoire de leurs passions.

Vous parlez de rendre quelquefois le royaume héréditaire, leur dit-il. Le passage de l'élection à la succession n'est pas aussi facile qu'on pense. La nation, qui se dépouille de ce beau droit, exige de terribles conditions, et reprochant bien souvent qu'on ne s'est donné que pour être protégé, se réserve le droit de refuser hommes et argent lorsqu'on en a le plus besoin..... Un Roi de Pologne, soit électif, soit héréditaire, meurt; toute l'Europe est en l'air; tout le pays est en alarmes; tout est forcé: l'on se dépêche d'élire ou de faire succéder, on s'en repent. Vous aimez, messieurs, à faire des lois; faites celle de choisir, comme je vous ai dit, un coadjuteur bon, instruit, courageux et sage, seigneur ou gentilhomme polonais; cherchez-le à la cour, à la chasse ou à la charrue, peu m'importe, et que ce Roi soit plutôt despote que républicain. Si ce mot de despote vous effarouche, permettez-moi seulement de lui souhaiter un grand pouvoir militaire, et que tout de suite, par exemple, au risque d'être puni comme David, il fasse le dénombrement de ses sujets, et par la conscription assemble une armée de cent mille hommes pour commencer. En attendant je le répete, soyez tranquilles, et soyez tranquilles. Si vous remuez, vous êtes morts."

On aime à rencontrer dans le *Mémoire sur les Juifs* ces idées libérales qui, de nos jours, ont trouvé un puissant protecteur dans le monarque qui nous gouverne. Ces pauvres juifs qui, comme l'observe le Prince de Ligne, n'ont jamais été à la mode depuis que Dieu les a abandonnés, ne font plus un peuple à part dans la vieille Europe.

Mais je me hâte d'arriver aux *Fantaisies militaires* du Prince de Ligne. Ici il faut redoubler d'éloges; le Prince de Ligne est tout-à-fait sur son terrain. Que de vues nouvelles! et si l'illustre auteur les publiait il y a trente ans, combien il devait étonner tout le conseil aulique! Ce qu'il écrit sur la conscription a été exécuté de nos jours. "Si la conscription avait été bien faite du temps de David, dit-il, il aurait mieux fait de choisir la guerre que la peste. Je ne suis pas étonné que le mouvement de vanité lui ait si mal réussi, s'il n'a pas eu en vue de connaître la force et le nombre de ses sujets pour régler la composition de son armée..... Comment, sans cette obligation de servir la patrie, pourrait-on avoir trois cent mille hommes en campagne? Si l'on ne comptait que sur les recrues volontaires, on serait bientôt subjugué par ses voisins. Voila une grande vérité que l'expérience s'est chargée de rendre inattaquable.

Le général Autrichien se montre avec quelques préjugés et quelques exagérations patriotiques dans les *Remarques sur l'armée autrichienne*; mais ces remarques n'en sont pas moins remplies d'un intérêt que les circonstances doublent encore. Il faut l'avouer: si le Prince de Ligne est partial en faveur de ses compatriotes, il juge nos généraux, nos armées, notre tactique, nos campagnes avec une impartialité que nos ennemis n'ont pas toujours montrée. Le Prince de Ligne, qui veut que nous mettions de l'esprit partout, nous fait l'honneur d'en trouver dans notre maniere de faire la guerre. Est-ce bien là le mot, et n'y a-t-il pas quelque chose de plus dans les campagnes de Marengo, d'Austerlitz et de Jena?

POESIE.

ÉLÉGIE.

Empire du silence, asyle toujours sombre,
Le printems qui renaît rend son charme à votre ombre:
Le pin majestueux, le chêne, le cyprès,
Il ya tout a ranimer dans ces vastes forêts.
Déjà la source pure où la jeune bergère
Doit conduire en chantant ses timides agneaux,
Promène sur des fleurs son onde salutaire,
Et déjà le chant des oiseaux
Annonce que l'Amour vient consoler la terre.
Que j'aime les vallons, les prés et les côteaux,
Cet ombrage, ces champs et cette eau qui murmure!
Ah! c'est au fond des bois qu'on trouve la nature!
Dans son sein rajeuni célébrons ses bienfaits.
Oublions les mortels et sur-tout leurs forfaits.
Le triste aspect de leur misère
Est trop déchirant pour mon cœur.
Le malheur que je vois est toujours mon malheur;
Et parmi les humains ma vie est trop amère.
Vous qui fuyez mes pas sous la verte fougère,
Hélas! timides animaux,
Des cruels en ces lieux vous ont livré la guerre,
Et lâchement armés d'un rapide tonnerre,
Ils ont de leurs fureurs fait gémir les échos.
Ah! je n'ai pas comme eux une main meurtrière!
Je cherche l'ombre et le repos
Dans cet asyle solitaire.
Combien sur l'aride bruyère
J'aimerais à vous voir bondir et folâtrer!
Tous vos besoins sont vrai: chez vous tout est sincère;
Près de vous je viens respirer.
Maitre de tout et libre hélas! de s'égarer,
L'homme que par l'esprit, les talens, la science,
La nature voulut avec magnificence,
Moins enrichir que décorer;
Victime de ses dons, loin d'elle doit errer
Dans une superbe indigence.
Elle vous refusa ces présens malheureux
Par qui l'homme à l'homme sait nuire,
Et pour garder sur vous un immuable empire,
A ses plus simples dons elle a borné vos vœux.
Ah! c'est de vous qu'elle est la mère.
Toujours enfans pour mieux lui plaire,
Sous ses lois vous vivez heureux.
Que n'ai-je dans ces lieux des jours aussi faciles!
Près de moi, libres et tranquilles,
Bientôt vous m'aimeriez, innocens animaux.
Ceux qui savent aimer ne sont-ils pas égaux!
Oui, je voudrais ici, loin de tout artifice,
De nos tristes plaisirs, du luxe trop vanté
Qui traine après soi l'avarice,
Trouver dans un antre écarté
La riche médiocrité
Et l'obscurité protectrice.
Là, des humains sans peine oubliant l'injustice,
Je bornerais mes soins et mes vœux les plus doux,
A ce bonheur égal, paisible, solitaire,
Que l'on ne trouve, hélas! qu'en vous,
Qui ne fit jamais de jaloux
Et qui mérite seul d'en faire.

VICTOIRE BABOIS.

LE PHÉNIX ET LA COLOMBE.

Dialogue.

Sur le bucher je consume mon être
— Je brûle aussi; mais c'est d'un feu plus doux.
— Tous les cent ans j'expire pour renaître.
— Cela m'advient bien plus souvent qu'à nous.
— Jupiter m'aime
— Et Vénus me caresse;
Je sers d'emblême et d'exemple au bonheur.
— Je suis au monde unique en mon espèce.
— Pauvre immortel! je vous plains de bon coeur.

PAR M. MILLEVOYE.

LOGOGRIPHE.

Je suis, ami lecteur, chéri de tout le monde,
Plus ou moins, c'est selon, sur la machine ronde.
Aucun n'a rarement autant qu'il le voudrait:
Me reconnaissez-vous, lecteur, à ce portrait?
Si ce n'est point assez pour me faire connaitre,
Divise tous les pieds qui composent mon être:
En moi tu trouveras un mal des plus affreux,

Ce qui, presque toujours, rend les hommes
hargneux :
Un animal rongeur; de douze mois l'espace,
Le cri d'un postillon, pour qu'on lui fasse
place ;
Une note en musique : à present tu me sais ;
Car j'en ai dit par trop, c'est pourquoi je
me tais.

Par un Abonné.

*** Le mot de la Charade dans le 2ème No. est *Tête*.

POLITIQUE.

Coup d'oeil sur l'état politique de l'Europe et de l'Amérique.

(Continué de la Page 26 du 2d. No.)

No. III.

L'état intérieur de la France, tel que nous venons de la peindre, continue encore toujours avec de très légères modifications; mais le génie malfaisant qui a destiné l'Europe à former le théatre de ses sanglans divertissemens n'a cessé dans le court intervalle, qui s'est écoulé depuis la paix de Presbourg, de continuer sa carrière destructive au milieu des ruines, des cadavres et de la désolation universelle.

La paix ou plutôt la soumission arrachée au Continent, avait laissé l'Angleterre seule exposée à toutes les menaces ainsi qu'à toute la vengeance de l'Empéreur des Français. Les projets d'invasion furent repris et poussés avec une nouvelle ardeur. Un Ministre Anglais ami de la paix et de tous les principes libéraux, tenta vainement de concilier les intérêts les plus opposés, et il aurait trouvé cette tache impossible, quand même la mort n'eut mis fin à ses généreux efforts. Mais par un de ces événemens, que la rapidité qui signale les révolutions politiques de nos jours, ne laissait nullement prévoir, l'attention de Buonaparté devait être dirigée encore une fois du côté d'un ennemi, que sa position et sa faiblesse respective exposaient à toute la fureur des armes Françaises.

Depuis le commencement de la révolution, la Prusse, sortie en quelque sorte du Néant sous l'impulsion puissante qui lui avait été imprimée par le génie de Frederic II, avait présenté à l'Europe étonnée, l'exemple d'un égoisme et d'un mépris de tous les principes, malheureusement trop communs dans les annales du monde civilisé. Sa neutralité avait été achetée, litteralement achetée, dans le fameux traité de Bâle. Depuis cette époque, les subsides qu'elle tirait régulièrement de la France, l'avaient rendue également indifférente au sort des trônes et des nations. Buonaparté sût mettre à profit cette cupidité insatiable, qui l'avait caractérisée depuis la mort *du grand monarque*, pour en faire un instrument toujours prêt à accomplir ses volontes et ses commandemens. Elle venait de consentir encore tout récemment à un arrangement qui la rendait maitresse du territoire d'une puissance amie et en quelque sorte alliée, en compensation des pays qu'elle cédait à la disposition de la France en Franconie, lorsqu'elle s'apperçut trop tard, que séduite par des ministres indignes et corrompus* elle n'avait été que la dupe de cette même puissance, dont elle avait servi les intérêts avec tant de chaleur depuis nombre d'années. Elle vit sa ruine infaillible; le parti des armes fut le seul, qui pût la sauver. Cette fois-ci du moins l'or Britannique ne pouvait pas être accusé comme cause de la guerre continentale, puisqu'au moment où elle éclata, la Prusse était en guerre ouverte avec l'Angleterre. Mais Frédéric II, avait expiré et son esprit avec lui. En peu de mois la valeur Française l'emporta sur la discipline Prussienne tant vantée et sur les légions Russes et Saxonnes alliées avec le Monarque Prussien. Les batailles de Jéna, d'Eylau et de Friedland décidèrent le sort de la campagne, et le traité de Tilsit

---

* *M. de Haugwiz et le Marquis de Lucchesini étaient également vendus à Buonaparté. Le dernier est certainement la honte du caractère diplomatique. Frederic II, qui se connaissait en hommes avait employé cet avanturier Italien dans des postes sécondaires comme* intriguant habile, *mais il était réservé à Frédéric Guillaume II, et à son successeur de le revêtir d'un caractère diplomatique vraiment respectable*.

vint encore une fois jetter dans la balance de Napoléon ceux qui naguères avaient vainement songé à ébranler son autorité et son pouvoir.

Il est difficile de concevoir, quelle force pour ainsi dire aveugle, entraina tant de Souverains à envisager avec une coupable indifférence, le danger qui les menaçait de loin, et à n'y opposer que des moyens tardifs et insuffisans, lorsqu'ils étaient prêts à en être accablés. L'Empéreur Alexandre, naguères le noble défenseur de l'Europe et de l'humanité, dût à son tour céder à cette funeste impulsion. Il posa les armes au moment où les nations prosternées appellaient le plus son bras vengeur, et bientôt nous le voyons uni au despote de la France par des liens, que l'interêt de ses états, et celui de sa gloire paraissent également désavouer. Les illusions qui semblent avoir séduit ce prince, ne se dissipèrent pas même, lorsqu'à une autre extrémité de l'Europe, Napoléon exposa son ambition et sa perfidie dans toute leur affreuse nudité.

Ici s'ouvre à nos yeux une scène dont l'atrocité n'a point de parallèle dans l'histoire des peuples civilisés. Depuis le traité de Basle, l'Espagne n'avait cessé d'être l'alliée la plus fidèle et la plus constante de la France. Les volontés de la dernière étaient devenues pour elle des ordres, dont elle n'avait jamais osé s'écarter. Flottes, Armées, Trésors, Commerce, elle avait tout sacrifié à cette amie, dont l'insatiable cupidité demandait tous les jours des sacrifices plus grands encore. Vains efforts! Sa perte était résolue: quel motif d'honneur, de loyauté ou de compassion aurait pû flechir l'ame endurcie de Buonaparté! A peine le traité de Tilsit avait rétabli la tranquillité du Nord, que le Cabinet de St. Cloud demande l'élite des troupes Espagnoles sous le prétexte de combattre dans des régions éloignées, des ennemis qui n'étaient pas ceux de l'Espagne, mais dans la réalité pour dépouiller ce royaume de ses plus braves défenseurs En même temps et par un tissu des plus basses intrigues la haine et la discorde sont semées dans le sein de la famille royale d'Aranjuez; le père est excité contre le fils, le fils contre le père, tandis qu'un vil favori devient tour à tour l'instrument et le jouet de la politique Française. Il était facile de lire les destinées qui attendaient à cette époque la monarchie Espagnole, dans le sort de la Toscane, où une femme et un enfant levèrent inutilement leurs mains impuissantes pour invoquer la clémence d'un ennemi, qu'ils n'avaient nullement provoqué. Peu de téms après l'occupation de ce pays les troupes françaises pénètrent dans la péninsule Espagnole sous prétexte de forcer le Portugal à exclure de ses ports le commerce Anglais; elles y sont reçues comme amies et leurs hostiles desseins ne se découvrent, que lorsqu'elles s'emparent par la ruse ou par la force des forteresses les plus importantes du royaume. Le monarque tremblant sur son trône négocie, médite la fuite, négocie encore; les révolutions se succèdent au milieu des angoisses et des incertitudes, jusqu'au moment, où les malheureuses victimes tombent l'une après l'autre dans les piéges qui sont tendus à leur bonne-foi par la plus insigne de toutes les trahisons. *

Il peut être nécessaire de rappeller ces souvenirs si récens; lors qu'il y a des hommes, dont la mémoire est assez faible pour nous parler dans le ton du panégyrique de la loyauté, de la grandeur d'ame, et de la générosité de Napoléon.

(*La suite dans le numéro prochain.*)

---

* *L'exposé historique de ces événemens par Don Pedro Cevallos sera une des pièces les plus importantes dans le procès que la postérité intentera contre la grandeur de Buonaparté. Les faits qui y sont consignés se trouvent pour la plûpart d'accord avec les pièces officielles qui sont entre les mains de tout le monde, du moins l'histoire secrette remplit parfaitement bien les lacunes que le Moniteur a jugé àpropos de laisser dans le récit de ces événemens. Mais M. de Cevallos semble être bien moins heureux, lorsqu'il cherche à excuser sa propre conduite. Nous nous rappelons fort bien et la postérité se le rappellera toujours, que M. de Cevallos fût pendant une longue suite d'années l'instrument complaisant de ce même favori, dont il parle avec tant de mépris dans son mémoire; qu'il passa au parti de Ferdinand VII, lorsque le Prince de la Paix paraissait ruiné; que ce fût lui, qui engagea cet infortuné monarque à se livrer entre les mains de son ennemi à Bayonne; qu'enfin M. de Cevallos ne dédaigna pas de servir la cause de Joseph Buonaparté avant qu'il ne fut saisi de cet enthousiasme patriotique, qui lui dicta son fameux mémoire,*

Résumé Politique des

NOUVELLES DE L'EUROPE.

Nous nous trouvons encore toujours dans la même incertitude relativement au véritable état des affaires politiques en Europe. Les nouvelles, qne nous avons aujourd'hui à offrir à nos lecteurs reposent pour la plûpart sur des *on-dit* et des lettres particulières bien plus que sur des nouvelles officielles ou d'autres documents d'une véracité incontestable.

Les nouvelles de l'intérieur de la France sont particulièrement stériles. Le Ministre de la guerre a declaré dans un discours fait au sénat, que le commandement de l'armée de l'Escaut a été donné au Prince de Ponte-Corvo [Bernadotte] et que le commandement de deux corps d'observation formé à Wesel et à Lillo a été confié au Duc de Valmy [Maréchal Kellermann] et au Duc de Cornegliano [Maréchal Moncey].

L'intérieur de la France est tellement dégarni de troupes dans le moment actuel que le Préfet du département de la scène a été obligé de publier un arrêté daté du 18 Août, dans lequel il ordonne de remettre en service actif la garde nationale de Paris, qui avait été abolie il y a quelques années par Bonaparté. Il en donne pour motifs les ordres exprès qu'il dit avoir reçus, la diminution actuelle de la garnison de Paris, et les difficultés qui en résultent pour les troupes régulières de remplir leur devoir d'une manière convenable.

Par décrêt impérial daté de Schoenbrunn 15 Aout, Napoléon a ordonné, que pour donner une preuve eclatante et durable de la satisfaction avec laquelle il a vû la conduite de la *grande armée* et de la Nation Françaises en général pendant les campagnes de Jéna et de la Vistule, il sera élevé sur la plateforme du Pont-Neuf un Obélisque de cent quatre vingt pieds du granit de Cherbourg avec cette inscription. *L'Empereur Napoléon* au *Peuple Français*. Le Frontispice de ce monument, qui sera fini en 1814, représentera les hauts faits de l'armée, qui pendant ces deux campagnes ont rendu la France si illustre.

Par un autre effet de la Haute satisfaction impériale qui, nous n'en doutons pas produira dans ceux qui y sont concernées immédiatement, une reconnaissance bien mieux sentie, que ne peut l'être celle du Peuple Français, Napoléon a distribué parmi ses Généraux et ses Ministres des terres dans le Hanovre pour la valeur de deux millions de livres de revenu annuel. On nomme Berthier, Bernadotte, Mortier, Duroc, Ney, Augereau, Massena, Caulaincourt, Davoust, Soult, Lefebvre, Lebrun, Bessières, Junot, Victor, Fouché, Champagny, Decrés et Cretet, comme ayant obtenu les concessions les plus considérables.

Rien n'est plus contradictoire, que les nouvelles, que nous recevons tous les jours du grand théatre actuel des événemens politiques. Les uns prétendent que l'armistice qui devait expirer le 20 Sept. a été prolongé d'un mois et que les négociations sont continuées avec beaucoup d'activité à Altenbourg, en Hongrie, entre M. de Champagny et M. le comte de Metternick, d'autres nous présentent le renouvellement des hostilités comme un événement infaillible. On parle de nouveaux préparatifs guerriers de la part de l'Autriche et surtout des mesures énergiques prises pour la défense de la ville de Prague dans le cas que la guerre dût recommencer. Daprès les uns le prince Charles avait repris le commandement de l'armée; d'aprés les autres l'Empéreur d'Autriche avait pris la resolution de commander ses troupes en personne. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au moment où la Guèpe (the Wasp) partit de l'Orient (le 28 Septembre) la paix n'était pas encore signée, et que l'opinion publique en France était contre la probabilité de cet événement.

La nouvelle de la folie de Bonaparté arrivée par le même batiment, mérite à peine mention. Il y a long tems, que les projets extravagans, et les fureurs connues de ce personnage ait convaincu le monde entier, qu'il se trouvait dans un état d'aliénation mentale partielle. *E matto, e matto*, (il est fou, il est fou) disait la bonne vieille Dame d'Ajaccio, sa mère, lorsqu'il posa la couronne impériale sur sa tête. Malheureusement la folie de Napoléon est d'une nature à l'emporter encore long tems sur le bon sens peut être un peu trop froid, de ses antagonistes.

Ce qui nous intéresse bien plus essentiellement dans les nouvelles, que la Guèpe nous a portées, et qui ont transpirée jusqu'ici, est le triste état des négociations de notre gouvernement avec celui de la France. M. Armstrong désespérant de pouvoir rien obtenir de ce dernier, avait, dit-on, résolu, il y a quelque tems, de quitter la France et

de retourner aux Etats-Unis, mais il fut pressé par le Ministre de Bonaparte de rester, puisqu'il y avait tout apparence, que l'Empereur ferait sous peu une reponse décisive. Mais rien de semblable n'ayant encore eu lieu, M. Armstrong se préparait de nouveau au moment du départ de la Guèpe à quitter la capitale de la France—. Il n'est que trop probable, que Bonaparté ne consentira jamais, qu'il y ait des neutres.

L'horison politique de l'Angleterre est chargé dans le moment actuel de nuages épais. Nous avons rendu compte dans notre précédent numéro du mauvais succès des diverse expeditions navales de cette puissance. Nous pouvons ajouter aujourd'hui, que de nouveaux malheurs ont frappé la garnison que lord Chatham avait laissée à Flessingen. Une maladie épidémique d'un caractère maligne très determiné a fait parmi ces troupes des ravages considérables et a répandu dans les environs l'épouvante et la terreur. D'après les dernières nouvelles, néanmoins, la violence de cette épidémie semble être rallentie et le retour de la saison froide, qui dans la Belgique a lieu de très bonne heure y aura mis sans doute un terme définitif.

On parle d'une nouvelle expédition, pour laquelle les troupes récemment employées en Hollande seraient destinées. Mais le changement inattendu, qui vient de s'opérer, dans le Ministère Britannique, produira necessairement des changemens essentiels dans les plans du Gouvernement —. Il parait que les derniers contretems éprouvés par les Anglais ont engagé le Roi à renouveller l'Administration —. Voici la manière dont on dit, qu'elle vient d'être composée: M. Spencer Percival est nommé premier Lord de la trésorie et chancelier de l'échéquier.

M. Robert Dundas S'ecrétaire d'état pour le departement de la Marine et des colonies en remplacement de Lord Castlereagh.

Lord Guillaume Bentick Secrètaire de la Guerre à la place de Lord Grenville Leveson Gower.

Enfin, l'on croit que M. Wellesley Pole succédera à M. Robert Dundas comme premier secretaire du Lord Lieutenant d'Irlande.

Le département des affaires étrangères reste encore à remplir. On soupçonne que le Marquis de Wellesley occupera ce poste important.

Ce changement dans le ministère Britannique avait été précédé par un duel entre M. Canning et Lord Castlereagh, dans lequel le premier reçut la balle dans sa cuisse. Il parait, que la première origine de la mésintelligence des deux Ministres remonte à une date antérieure de plusieurs mois à ce duel, et qu'elle est due principalement à la part que M. Canning avait prise pour obtenir le renvoi du noble Lord.

Les dernières depêches, de Lord Wellington s'étendent jusqu'au 22 Juillet et sont datées de Truxillo situé à environ huit lieues de son quartier général précédent à Deleitosa sur la route à Elvas, non-loin des frontiéres du Portugal. Il semble qu'à cette épogue les Français n'avaient pas encore passé le Tage, si nous en exceptions un petit corps de cavalerie prés du pont del Arcibiscopo; qui s'empara des canons de l'arrière-garde de Cuesta. L'armée Française avait été séparée en plusieurs divisions.— Soult était à Placentia, Ney avait marché sur Salamanque, et Mortier, Victor et Sebastiani, étaient postés dans l'Estremadura et la Mancha. Le petit-corps de Sir Robert Wilson avait eu un engagement avec la division de Ney, prés de Banos; mais aprés 9 heures de combat il fut obligé de se retirer dans les montagnes. On parle d'un corps de Portugais qui se défendit courageusement pendant neuf heures.—L'armée du Général Beresford était le 21 Juillet à Castel-Branco, en Portugal.

Le commandement de l'armée de Cuesta a été conféré au Général Blake. Mais Lord Wellington lui même semblait désespérer de la cause Espagnole, et tout nous présage, que la péninsule sera bientôt évacuée par les armées Britanniques.

D'après quelques papiers de Londres une Frégate Française est arrivée à Rio-Janeiro pour faire à la cour du Brésil des propositions de paix. Les mêmes journaux parlent aussi d'un projet du Gouvernement Anglais d'établir le roi de Sicile dans un royaume de l'Amerique méridionale, dans les cas que la captivité du Souverain Espagnol dût se prolonger.

Des lettres de Gothenbourg en Suéde donnent la nouvelle d'une bataille, qui doit avoir eu lieu le 19 Juillet entre les Suédois et les Russes près Umea dans la Bothnie occidentale, et dans laquelle les premiers furent défaits, quoique les Russes éprouvassent de leur

coté une résistance vigoureuse.— Une autre lettre particulière, datée de la même ville 4 Oct. nous apprend, qu'il a été signé entre la Russie et la Suéde un traité, dans lequel la Finlande et l'Isle d'Aland ont été cédés à la Russie, mais la Russie se désista en même tems de la demande, que les ports Suédois fussent fermés aux Anglais.

En vertu de la nouvelle constitution qui a été récemment publiée à Stockholm et qui forme cinq feuilles in quarto, le Roi aura à côté de lui un Conseil d'état composé de neuf-membres, sans l'avis desquels il ne pourra faire ni paix, ni guerre, ni prendre aucune mesure importante. Toutes les places publiques doivent être remplies par des Suédois de naissance. Le Roi a le commandement suprême des forces de terre et de mer——Le souverain est déclaré majeur à l'âge de vingt ans.——Dans le cas que la branche mâle de la famille royale vint à s'éteindre, le conseil d'état sera en possession de l'administration du royaume, jusqu'à ce que les Etats soyent convoqués. Aucun prince royal ne peut se marier sans le consentement des Etats.

NOUVELLES DE L'INTÉRIEUR.

Fort de Wayne le 3 Oct.

Le 30 du dernier mois un traité fut conclu ici avec les Miamis, Potawatimies et les peuplades Indiennes sur la riviére aux anguilles [*Eel-river*] par S. E. Guillaume Henri Harrisson, Gouverneur du territoire Indien [Indiana Territory] et Commissaire de la part des Etat-Unis. En vertu de ce traité ces nations ont cédé aux Etats-Unis une étendue de territoire sur les deux bords de la rivière de Wabash, à partir des terres qui étaient déjà auparavant dans la possession des Etats-Unis aux environs de Vincennes jusqu'à la distance d'environ douze milles de la rivière vermeille [Vermillon river] Elles ont cédé également par le même traité une étendue de Pays large de douze milles et située le long de l'ancienne ligne de démarcation établie parle traité de Greenville jusqu'au fort *Recovery*.

Les cessions mentionnées ci-dessus sont évaluées à 2' 690 000 acres et renferment en partie les plus balles terres des Etats-Unis. Vous êtes prié de publier cette lettre dans votre journal pour l'instruction de vos concitoyens.

JEAN JOHNSON
Agent Indien.

—

Nous apprenons, que l'attroupement de gens armés qui avaient menacé de délivrer certaines personnes de la prison d'Augusta dans le district de maine, est dispersé. Néanmoins une garde de deux compagnies de milice est encore sur pied, dans la crainte, que les insurgés ne revinssent à se rallier de nouveau.

—

Le nouveau Ministre Espagnol Don Onis n'a point été reçu par notre gouvernement. Il a été cependant traité avec beaucoup d'égards par le Président des Etats-Unis, qui l'a assuré, qu'il était extrêmement faché qu'il était hors de son pouvoir de le recevoir comme Ministre, aussi long tems que l'Espagne continuerait à se trouver dans son état actuel de troubles et d'incertitude. Il l'assura en même tems qu'aucun Ministre ne serait reçu de la part du roi Joseph.

La frégate Espagnole fera voile incessamment pour Cadiz, mais Don Onis se propose de rester dans ce pays.

—

Les collecteurs de nos ports ont reçu ordre d'accorder des certificats (*clearances*) aux navires destinés pour Gijon, St: André, St. Sébastian, ou tout autre port de la baye de Biscaye, quoique les troupes de Ferdinand VII ou de Joseph Buonaparté puissent en être en possession.

—

Les négociations de notre Gouvernement avec M. Jackson ne marchent pas, ou du moins marchent bien mal. Mais il est à croire que les dépêches officielles du Général Armstrong arrivées par la Guèpe (the Wasp) leur imprimeront un mouvement plus rapide. Espérons, que d'un autre côté, le nouveau ministére Anglais méritera notre estime en applanissant tous les obstacles qui se sont opposés jusqu'ici au rétablissement d'une bonne intelligence entre les deux nations.

VARIÉTÉS.

Littéraires, Politiques, &c.

La visite que Madame Murat et *le Prince Héréditaire* ont dernièrement faite à Pompéia, a été marquée par la découverte de quelques objets très-curieux. Le ministre de l'intérieur, et M. le chevalier Arditi, directeur-général du musée, qui accompagnaient la soi-disante reine, firent faire une nouvelle fouille en sa présence. On y trouva quelques vases de terre d'une grande finesse, et une médaille de bronze de grand modele, représentant la figure de Néron, très-bien conservée.

Cette première découverte, qui sans être fréquente, se rencontre cependant quelquefois, fut suivie d'une autre très-singuliere et très-rare dans cette mine d'antiquités. On trouva beaucoup de vases de diverses grandeurs, remplis de couleurs propres à la peinture; et, tout près, un instrument de marbre, visiblement destiné à broyer ces couleurs. On conjecture que l'édifice où ces vases ont été trouvés, était, ou l'atelier d'un peintre, ou la boutique d'un marchand de couleurs. Une analyse chymique de ces couleurs pourrait peut-être donner une idée de la maniere employée par les anciens peintres, si toutefois le tems ne les a pas altérées, au point de rendre impossible toute épreuve d'un si précieux secret.

Madame Murat a aussi visité avec une attention particuliere l'Odéon, le théatre couvert, le portique qui le précéde, le joli petit temple d'Isis et un palais récemment découvert.

Les fouilles qu'on vient de faire dans le village de Zuglio, ont fait découvrir un grand nombre de très-beaux restes d'architecture romaine: on y a également trouvé des restes de constructions lombardes, des murs peints à fresque dans le goût du moyen âge, et des pavés en mosaïque. M. Siauve, commissaire de guerre, au zele duquel on doit ces découvertes, pense, avec raison, que l'emplacement de Zuglio était celui de l'ancien Forum Julii; que cette ville romaine ayant été détruite par Attila, les premiers souverains du Frioul, dans le moyen âge, l'ont rebâtie à la même place :—mais que cette nouvelle ville aura été détruite, à son tour, par les Avares ou les Slaves: alors les Ducs de Frioul auront choisi pour résidence la petite ville de Ciudad, qu'on a pris à tort pour un reste de l'ancien Forum Julii.

Les détails suivans sur la dernière éruption du Mont Etna ont été rapportés par un témoin occulaire. Le Mardi 27 Mars, les habitans du voisinage de la montagne furent effrayés par les chocs repétés et violens d'un tremblement de terre, suivis bientôt après par un volume immense de cendres lancé de la bouche du cratère de manière à obscurcir le ciel et à couvrir les environs de cendres. Sans en excepter Messine. Cette pluye sèche dura pendant 5 heures et demie. Tout cela cependant n'était qu'un prélude. Le 28, vers le soir la matière ignée se fraya un passage à travers deux ouvertures au dessous du cratère et fût lancée en l'air à une hauteur prodigieuse. Les flammes et les pierres incandescentes présentaient un spectacle sublime. Le 29 et les jours suivans au delà de 20 ouvertures différentes se formèrent en divers endroits de la montagne qui projettant du feu et des pierres dans toutes les directions répandirent au loin la terreur et la désolation. Des torrens de lave brûlante se précipitaient avec abondance et détruisirent en descendant tout ce qui se trouvait sur leur passage. Un joli bois de chataigniers, plusieurs vastes plantations d'oliviers et de vignes devinrent aussitôt la proye de l'élément liquide. Au delà de 12 milles carrés furent inondés par le torrent de feu. Deux des ouvertures surtout continuèrent pendant plusieurs jours à vomir du feu et de la lave, et causèrent le plus grand dommage. Personne ne périt, quoiqu'il s'en fallût peu que le village de *Lingua Glossa* ne fut anéanti. Un torrent de lave s'en approcha à la distance de deux milles et il l'aurait atteint dans sa descente, s'il ne s'était pas arrété de lui même. D'abord la lave coula l'espace d'une verge par minute, mais il y a environ une semaine, depuis que sa vélocité fût reduite à un ou deux pieds par heure. La lave s'est étendue jusqu'à environ 6 milles du sommet de la montagne, quelques unes de ses branches ont environ un demi mille de large et 60 à 80 pieds de profondeur. Plusieurs montagnes nouvelles ont été formées sur la base de l'ancienne. Nous ne sommes pas tout à fait sans crainte, que nous n'ayons pas encore été témoin du dernier acte de cette épouvantable conflagration. On n'a pas encore apprécié au juste

le dommage occasioné par cette éruption mais l'étendue et la valeur des biens fonds qu'elle a détruits doit être très considérable et un nombre de famille, qui ne subsistaient que du produit de leurs champs, ont été réduits à un état de mendicité absolue.

L'esprit de ce philosophisme anti-chrétien qui doit son origine aux Encyclopédistes français continue à se répandre de plus en plus dans quelques parties de l'Allemagne. Les jeunes gens y montrent une telle répugnance à se vouer à l'état ecclesiastique, qu'on ne peut plus trouver de candidats en théologie pour les places de ministres. On cite entre autres l'example de Limbourg, de Dortmond, etc. où cinquante-six de ces places vaquent, sans qu'un seul candidat se présente pour les remplir.

Les nouvelles de la Perse portent que la discipline européenne fait de grands progrés dans cet empire. Il y a déjà 6000 hommes de l'armée du prince Abas-Myrsa, parfaitement exercés à la tactique européenne. MM. Lami et Verdier, officiers français attachés à l'ambassade, et qui exercent ces troupes, ont reçu l'ordre du Soleil.

On a fait au Palais, ci-devant le collége des Quatre Nations à Paris, des réparations importantes. Les figures de l'archivolte ont été rafraîchies. Elles accompagnent un cadran de trèsbon goût, et qui embellit la perspective du Pont des Arts. L'aiguille qui couronne le dôme est exécutée avec beaucoup d'art, et produit un bel effet.

Un auteur périodique qui tient une note exacte de toutes les nouveautés de Paris, a fait le dénombrement de celles qu'on a données depuis 1800, sur les principaux théâtres de la capitale; il résulte de ce calcul, que la Comédie Française a joué, en neuf ans, vingt-sept comédies en un acte, dix en trois, dix tragédies et huit comédies en cinq actes; l'Académie impériale de Musique, dix-huit opéras et vingt-quatre comédies ballets; le théâtre de Louvois, trois cent vingt-quatre comédies en cinq, trois en un acte; le Vaudeville, trois cent quarante pièces en un acte; et le théâtre Montansier, trois cent; le théâtre de la Gaîté et celui de l'Ambigu comique réunis, quatre cents vaudevilles et cinq cent soixante-huit mélodrames; il résulte de là, que le mélodrame l'emporte en nombre sur toutes les autres productions réunis.

Agasse, imprimeur du *Moniteur*, vient de publier le *Recueil de Poësies* de Ducis, de l'Institut de France; ce recueil est composé d'épitres, de poësies diverses, de mélanges, de pièces fugitives, et de romances mises en musique par M. Grétry.

Un nommé Chazot a imaginé, pour faire sa cour à Buonaparté, de publier un ouvrage intitulé: *La Gloire de l'Aigle*. Cette production est absurde comme toutes celles dans lesquelles de vils adulateurs cherchent à plaire au tyran, en l'honneur duquel rien n'a encore été fait qui merite d'être remarqué sous le rapport littéraire.

M. Chazot trouve que l'aigle a des titres incontestables à la gloire, parce que les chymistes donnent au sel ammoniac le nom d'aigle céleste; les apothicaires celui d'aigle des métaux au mercure précipité, et parce qu'enfin Buonaparté a fait de l'aigle l'étendard de ses armées et la récompense de ses guerriers. Enfin il termine par une invocation dans laquelle il prie l'aigle de conduire toujours les armées françaises à la victoire, et de donner les moyens à Buonaparté de cimenter ses succès par l'état le plus florissant que puisse atteindre l'agriculture, ranimée par des *mains* que la victoire ne lui aura *rendues* que pour faire aimer l'éclat et la gloire dont *elles brilleront* au sein de la prospérité. *Des mains qui brillent de gloire!!!*

On vient de publier en 8 vol. in 8vo. les *Œuvres Complettes de Tissot*, docteur et professeur en médecine, médecin de S. M. Britannique, membre de la Société Royale de Londres, etc: nouvelle édition, revue, précédée d'un précis historique sur la vie de l'auteur, et accompagnée de notes par M. Halle, docteur et professeur en médecine de l'école de Paris, et publiée pour venir au secours d'une partie de la famille de cet homme célèbre.

Le prix de l'Hémisphère est de dix gourdes par an payable d'avance.

Imprimé et publié par J. J. Negrin.